

MICHEL HOUELLEBECQ AU TEMPS DU DÉSESPOIR

› Sébastien Lapaque

« Décadence. C'est un mot bien commode à l'usage des pédagogues ignorants, mot vague derrière lequel s'abritent notre paresse et notre incuriosité de la loi. Pourquoi donc toujours la joie ? Pour vous divertir, peut-être. Pourquoi la tristesse n'aurait-elle pas sa beauté ? Et l'horreur aussi ? Et tout ? Et n'importe quoi ? »

Charles Baudelaire

L'œuvre de Michel Houellebecq est souvent associée à l'idée de décadence. Il est vrai qu'il est entré dans la carrière littéraire avec un étrange petit livre consacré à Howard Phillips Lovecraft, un auteur américain de récits fantastiques mâtinés de science-fiction qui affichait une méfiance profonde à l'égard du genre humain et d'une humanité dégénérée par le métissage (1). La correspondance de Lovecraft témoigne d'une angoisse raciale que certains ont assimilé à du racisme. *L'Appel de Cthulhu* (1928), son roman le plus fameux, met en scène des individus appartenant à « une espèce bâtarde, vile, et mentalement aberrante ». On reconnaît l'idée de décadence, fondée sur une analogie entre l'évolution des civilisations et celle des êtres vivants – hommes, animaux et plantes, destinés à naître, à grandir puis à mourir.

En 1883, dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, Paul Bourget expliquait que la société « entre en décadence aussitôt que la vie individuelle s'est exagérée sous l'influence du bien-être acquis et de l'hérédité » (2). Il envisageait le corps social comme un organisme vivant en état de putréfaction. Un an plus tard, Joris-Karl Huysmans publiait *À rebours*, un roman mettant en scène Jean des Esseintes, un aristocrate décadent heureux d'assister à « la fin d'un monde », pour reprendre le titre d'un livre d'Édouard Drumont publié en 1889 : « La noblesse décomposée était morte ; l'aristocratie avait versé dans l'imbécillité ou dans l'ordure ! Elle s'éteignait dans le gâtisme de ses descendants, dont les facultés baissaient à chaque génération. »

Michel Houellebecq connaît bien toute cette littérature fin de siècle, ces écrivains hantés par la volupté et la mort, à la fois sceptiques et fascinés par le mystère chrétien de l'Incarnation auquel ils n'arrivaient plus à croire. En 1991, il a présenté un choix de poèmes de Remy de Gourmont, cadet de Paul Bourget et de Joris-Karl Huysmans, dans une anthologie intitulée « L'odeur des jacinthes » (3). Et François, le personnage central de *Soumission*, est un spécialiste de l'œuvre de Huysmans.

Sébastien Lapaque est romancier, essayiste et critique au *Figaro littéraire*. Il collabore également au *Monde diplomatique*. Son recueil *Mythologie française* (Actes Sud, 2002) a été récompensé du prix Goncourt de la nouvelle. Dernier ouvrage publié : *Sermon de saint Thomas d'Aquin aux enfants et aux robots* (Stock, 2018).

› slapaque@gmail.com

Compromis par les visions racialistes et biologiques du nazisme, l'organicisme Belle Époque tel que le professait Paul Bourget est disqualifié depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. À la mode à l'époque de Lovecraft, il est violemment réprimé de nos jours – en juillet 2018, les députés français ont ainsi supprimé le mot « race » et interdit toute « distinction de sexe » dans la Constitution de la V^e République.

C'est probablement en tant qu'ingénieur agronome que Michel Houellebecq s'est intéressé à ce rapprochement dangereux des phénomènes politiques et des processus biologiques. Mais la fascination, chez lui, rivalise toujours avec la répulsion. Si une approche positiviste du réel, fondée sur les sciences physiques et naturelles, lui paraît idéalement susceptible de résoudre beaucoup de problèmes, le poète, en

contact avec toutes les couleurs de l'univers, sait qu'elle ne résiste pas à l'épreuve des faits. Témoin de la lutte de la science et de la beauté, il parie sur la victoire de cette dernière et plus largement de ce que William Blake a nommé *the peaceful arts*, les arts paisibles (4). Chez Gourmont, qui réfutait l'idée trop facile de décadence et l'accusation de décadentisme adressée à certains poètes symbolistes, il admire la critique de « la religion moderne du progrès, de l'hygiène et de la raison » (5).

À la perfection d'une équation mathématique, Michel Houellebecq préfère de toute évidence la bouleversante présence de la musique :

« Bénédiction de l'aube, joie simple offerte à tous,
Nos membres engourdis frissonnaient de bonheur
Et je posais ma main à plat contre ton cœur. (6) »

Ce qui ne l'empêche pas de brouiller les pistes – « Le ciel n'éclaire plus que des ruines », « Que tout ce qui luit soit détruit » (7) – ni d'exaspérer les imbéciles en magnifiant l'apocalypse scientiste – notamment dans *Les Particules élémentaires*, un livre dont il m'a assuré qu'il marquait une transition « définitive » vers le bouddhisme. Ce que je n'ai jamais cru.

Autant qu'à l'idée de décadence, on observe chez Michel Houellebecq un sentiment profondément rétif au pessimisme absolu des religions orientales malgré son admiration pour Arthur Schopenhauer. Les commentaires qui accompagnent le récit imaginaire de son propre enterrement, dans *La Carte et le territoire*, sont sans ambiguïté (8). Avec Chesterton, l'écrivain refuse « l'idée effrayante qu'un homme n'a pas de destinée individuelle, qu'accomplir une tâche exacte dans sa tribu ou sa ruche est sa seule vocation terrestre » (9). Mieux encore : toute sa poésie prouve qu'il sait que « l'idée de personnalité est la gloire de l'univers et non sa part honteuse » (10).

Dans *H.P. Lovecraft. Contre le monde, contre la vie*, publié la même année que *Rester vivant* (11), l'ancien élève de l'Institut national agronomique Paris-Grignon a pourtant été forcé dans l'épouvante en célébrant les phobies de l'écrivain américain.

« On aperçoit bien pourquoi la lecture de Lovecraft constitue un paradoxal réconfort pour les âmes lasses de la vie. On peut en fait la conseiller à tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, en viennent à éprouver une véritable *aversion* pour la vie sous toutes ses formes. L'ébranlement nerveux provoqué par une première lecture est, dans certains cas, considérable. On sourit tout seul, on se met à fredonner des airs d'opérette. Le regard sur l'existence, en résumé, se modifie. (12) »

Biographe de Howard Phillips Lovecraft, Lyon Sprague de Camp a rapporté que l'auteur de *Celui qui chuchotait dans les ténèbres* aimait choquer les personnes qu'il considérait comme lui étant intellectuellement inférieures (13). Qu'il s'agisse de décadence, de religion ou de démocratie, cette volonté de généraliser l'inquiétude dans les têtes de linotte est un trait constant de l'humeur littéraire houellebecquienne. On se souvient de la bombe qui a lancé *Plateforme* :

« Chaque fois que j'apprenais qu'un terroriste palestinien, ou un enfant palestinien, ou une femme enceinte palestinienne avait été abattu par balles dans la bande de Gaza, j'éprouvais un tressaillement d'enthousiasme à la pensée qu'il y avait un musulman de moins. (14) »

En se rendant à Bruxelles, le vendredi 19 octobre 2018, pour y recevoir le prix Oswald-Spengler, l'auteur de *Soumission* n'a pas arrangé son cas. Né à Blankenburg, dans l'ancien duché de Brunswick, le 29 mai 1880, mort à Munich le 8 mai 1936, Oswald Spengler est un auteur que presque personne n'a lu, mais dont tout le monde parle. Philosophe, figure de proue de la révolution conservatrice allemande, il est l'auteur d'un maître livre, *Le Déclin de l'Occident*, que l'on trouve difficilement en français. Qui s'en plaint ? Dans l'obscurité des temps où nous sommes, les vigilants ne se sentent pas nécessairement obligés d'avoir lu un écrivain pour parler de lui – Michel Houellebecq est bien placé pour le savoir. Qui donc, parmi les bavards qui évoquent la décadence à son

propos, a remarqué qu'il avait publié en 1999 un quatrième volume de poésie intitulé « Renaissance » – soit l'exact inverse de *Décadence*? Les conteurs de Michel Houellebecq publient beaucoup de choses, ils semblent connaître les chiffres de vente de ses livres, ses émoluments chez Flammarion et sa vie privée dans les moindres détails, mais ils ne prêtent pas à son travail l'attention qu'il mérite. Si c'était le cas, ils sauraient que si son œuvre dissimule une théorie, une vision ferme et constante du monde et de la vie, c'est dans sa poésie qu'elle est cachée et qu'elle se trouve.

Dans ses romans aux multiples énergies de sens, il fait entendre plusieurs voix. Les personnages qui théorisent et prophétisent ne sont pas nécessairement des doubles, à l'exception peut-être du narrateur d'*Extension du domaine de la lutte*. Dans *Les Particules élémentaires*, *Plateforme* et *La Possibilité d'une île*, un certain nombre de personnages lui ressemblent, mais on aurait tort d'en faire ses porte-parole.

Dans *Les Particules élémentaires*, notamment, plusieurs de ses créations sont accessibles à l'idée de décadence. Avec Oswald Spengler, ils rêvent de concilier les sentiments romantiques et le progrès technique. Pour échapper à la tentation du désespoir, ils adhèrent à la technologie comme à une religion de substitution.

Dans le discours qu'il prononçait à l'occasion de la réception du prix Oswald-Spengler, Michel Houellebecq a paru rejoindre l'idée de déclin, de déchéance, de décrépitude, voire de dégénérescence inéluctable de la civilisation occidentale.

« Si je considère l'état de l'Occident du point de vue des deux critères que mon histoire intellectuelle m'a amené à considérer comme fondamentaux – la démographie et la religion –, il est évident que j'aboutis à des conclusions exactement identiques à celles de Spengler : l'Occident est dans un état de déclin très avancé. (15) »

Mais Michel Houellebecq est passé depuis longtemps maître dans l'art du contre-pied. Dans la dernière partie de son discours de Bruxelles, il retourne son argumentaire, refusant de se soumettre à

l'« Histoire » au sens où l'entendaient Hegel et Marx. Une grande partie de son œuvre s'éclaire ainsi comme un effort pour critiquer et liquider l'impitoyable monde moderne sans céder au nihilisme mou du relativisme européen. Face à la tentation de la décadence, Michel Houellebecq se pose comme Georges Bernanos face à la tentation du désespoir : il veut la traverser jusqu'au bout afin de s'en délivrer (16). « L'origine de mon incertitude, c'est que les faits, quand on les examine de près, sont étranges. » L'histoire des hommes nous prouve que la baisse de la démographie ou l'effacement d'une religion ne sont pas nécessairement amenés à durer toujours. Ni la natalité en berne ni le christianisme en miettes ne nous privent de la responsabilité de l'avenir. Tout va mal ? Un poète nous parle.

« Hélas, j'aime passionnément, et depuis toujours, ces moments où plus rien ne fonctionne. Ces états de désarticulation du système global, qui laissent présager un destin plutôt qu'un instant, qui laisse entrevoir une éternité par ailleurs niée. (17) »

Retrouvée l'éternité, la vie peut recommencer.

1. Michel Houellebecq, *H.P. Lovecraft. Contre le monde, contre la vie*, Éditions du Rocher, coll. « Les infréquentables », 1991.
2. Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine, études littéraires*, Gallimard, coll. « Tel », 1993.
3. Remy de Gourmont, *L'Odeur des jacynthes*, choix et présentation de Michel Houellebecq, La Différence, coll. « Orphée », 1991.
4. Cf. William Blake, *Les Augures d'innocence* : « Si la charrue s'orne d'or et de gemmes, / L'envie s'inclinera devant les arts paisibles ».
5. Remy de Gourmont, *op. cit.*, p. 13.
6. Michel Houellebecq, *Renaissance*, Flammarion, 1999, p. 105.
7. *Idem*, p. 12 et p. 87.
8. Michel Houellebecq, *La Carte et le territoire*, Flammarion, 2010, p. 318-320.
9. G.K. Chesterton, *William Blake*, traduit par Lionel Leforestier, Gallimard, 2011, p. 163.
10. *Idem*, p. 167.
11. Michel Houellebecq, *Rester vivant, méthode*, La Différence, 1991.
12. Michel Houellebecq, *H.P. Lovecraft. Contre le monde, contre la vie*, *op. cit.*, p. 17.
13. Lyon Sprague de Camp, *H.P. Lovecraft, le roman de sa vie*, traduit par Richard D. Nolane, Nouvelles Éditions Oswald, 1988.
14. Michel Houellebecq, *Plateforme*, Flammarion, 2001, p. 357.
15. *Valeurs actuelles*, 25 octobre 2018.
16. « L'espérance se conquiert. On ne va jusqu'à l'espérance qu'à travers la vérité, au prix de grands efforts et d'une longue patience. Pour rencontrer l'espérance, il faut être allé au-delà du désespoir. Quand on va jusqu'au bout de la nuit, on rencontre une autre aurore. » Georges Bernanos, *La Liberté pour quoi faire ?* in *Essais et écrits de combats*, tome II, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, p. 1262.
17. Michel Houellebecq, *Le Sens du combat*, Flammarion, 1996, p. 25.